

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 72 (1985)
Heft: 3: Alltägliches : Essen und Trinken = Quotidien : manger et boire =
Everyday activities : eating and drinking

Vorwort: Die röhrenden Hirsche der Architekturinterpretation = Les grands
"ténors" de l'interprétation architecturale = The bellowing stags of
architectural interpretation

Autor: Hubeli, Ernst

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Die röhrenden Hirsche der Architekturinterpretation

Max Kehl, der in seinem «Chez Max» sehr teuer sehr hohe Esskultur verkauft, fühlte sich in einem Radiogespräch veranlasst, auch Kompetentes zur Architektur zu verkünden. Das tönte dann so: Jenem Architekten, der das (erweiterte) Opernhaus in Zürich entwarf, würde er den Genuss seiner Esskunst verweigern. Weniger repressiv hechelte die lokale Boulevard-Presse – aber Kulinarisches entdeckte auch sie am neuen Opernhaus. Die Geschmacksknospen würden nicht lieblich gereizt, niedere Esskultur sei am Bellevue aufgetischt worden – ein ordinärer «Fleischkäse». Würden die Zürcher dem Appell von Kehl und der tratschenden Presse folgen, so hätte der Architekt nichts mehr Gutes zum Essen und ihre Stadt wäre ein grosses Fressen – ein rosa Beton als Fleischkäse, ein roter Backstein als Entrecôte saignante, ein weisser Verputz als Salade demi-deuil – bon appétit!

Seit sich in jüngster Zeit die Massenmedien der Architektur als kulturellen Themas bedienen, dröhnen sie aus allen Ecken: die röhrenden Hirsche der Interpretation. Ein Genuss soll es sein, das Bild der Architektur. Und weil harte Gegenstände nicht geniessbar sind, muss es offenbar das Urteil sein. So füllen sich die Spalten und Kanäle unserer Medien nun mit kulinarischen Rezeptionen – nur über Architektur erfährt man nichts.

Vor wenigen Jahren war für die Medien «Architektur» sachlich gleichwertig mit Umweltzerstörung, Bodenspekulation und Wohnungsnot – das noch war eine Verwechslung der Ursachen mit den Bildern. Heute scheint sich das «Bild» zu verselbständigen, es wird einer anderen Sache entliehen und einer Architektur als Interpretation übergestülpt. Beide Varianten sind bemühen- de Medienübungen, die Rahmenbedingungen des Bauens zu entpolitisieren oder Architektur «mediengerecht» in die Klatschspalten zu befördern. Das würde weiter nicht erstaunen, wenn Architektur (nur) ein Phänomen des Showbusiness wäre. Vor allem aber ist Architektur eine Alltagserscheinung, und zwar eine – im Vergleich zu vielen anderen – gut sichtbare. Wieso, muss man sich fragen, schreibt dann unsere freie Presse nicht über das Sichtbare? (Weil, würde Oscar Wilde sagen, «das Geheimnis unserer Welt das Sichtbare ist, nicht das Unsichtbare».)

Die journalistische Vermarktung des Alltages verlangt offenbar nicht die Information, sondern die gleichgültige Interpretation. Das hat mit der «Zeit» zu tun, erklärte mir kürzlich ein Fernsehredaktor. Davon haben die Redaktionen wenig. Ein Doppelpass zwischen Platini und Boniek dauert schliesslich nur eine Sekunde . . . , was für das Fussballspiel spricht. Und Architekturjournalismus, das hat mal Manfred Sack vorgerechnet, darf nichts kosten – für eine Woche Arbeit an einem Artikel: 160 Mark.

Dennoch gibt es sie, die Ausnahmen. Die «New York Times» oder «Die Zeit» etwa berichtet kompetent, präzise über Architektur. Und Jane Jacobs hat (auch) in den Massenmedien die komplexen Zusammenhänge zwischen Städtebau, Architektur und ihren sozialen, ökonomischen Rahmenbedingungen vermittelt, wie der Alltag davon geprägt ist und erklärbar wird. Solches wäre in der Schweiz ein Glücksfall. – Wieso? Einen Grund fand Manfred Sack: «Er (der Architekturjournalist) kann Menschen glücklich, aber auch ziemlich unglücklich machen.» Und das Interesse am Unglück ist in der Schweiz (noch) klein. Oder?

Ernst Hubeli

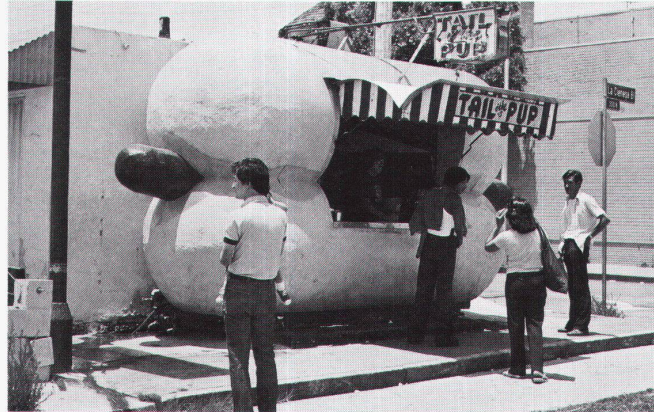
Les grands «ténors» de l'interprétation architecturale

Max Kehl qui, dans son établissement «Chez Max», vend très cher une culture culinaire de haut rang, a également cru bon d'affirmer sa compétence en architecture dans un débat à la radio. Le ton était le suivant: l'architecte qui a projeté (l'extérieur) de l'opéra de Zurich se verra refuser la jouissance de son art culinaire. D'une manière moins répressive, la presse de boulevard locale dénigra à l'unisson et critiqua aussi le nouvel opéra au plan culinaire. Les papilles du goût étaient peu flattées, la table de Bellevue proposait une cuisine vulgaire, «de la saucisse en tranches». Si les Zurichois suivent l'appel de Kehl et les commérages de la presse, l'architecte n'obtiendra plus grand-chose de bon à manger et leur ville deviendra un énorme festin – du béton rose en guise de saucisse, de la brique rouge comme entrecôte saignante, de l'enduit blanc en tant que salade demi-deuil – bon appétit!

Récemment, depuis que les médias abordent l'architecture comme un thème culturel, les grands «ténors» de l'interprétation tonitruent de partout. L'image de l'architecture doit être goûtée avec plaisir. Et comme les objets durs sont indigestes, c'est évidemment le jugement qui doit l'être. C'est ainsi que les colonnes et les canaux de nos médias se remplissent de recettes culinaires – mais sur l'architecture, nous n'apprenons toujours rien.

Voici quelques années «architecture» était pour les médias synonyme de destruction de l'environnement, de spéculation foncière et de crise du logement. Là encore, il s'agissait d'une confusion entre les causes et les images. Aujourd'hui «l'image» semble devenir autonome, on l'emprunte à un autre domaine et en coiffe l'architecture en guise d'interprétation. Dans les deux cas, il s'agit d'efforts de la part des médias pour dépolitiser les conditions entourant la construction ou pour faire avancer dans la colonne des potins une architecture «conforme à ces médias». Ce ne serait pas autrement étonnant si l'architecture n'était qu'un phénomène du show-business. Mais avant tout, l'architecture est une manifestation quotidienne, au demeurant bien visible si on la compare à nombre d'autres domaines. Nous sommes en droit de nous demander pourquoi notre presse libre ne parle pas du visible? (Oscar Wilde dirait parce que «le secret de notre monde est le visible et non pas l'invisible».)

La commercialisation journalistique du quotidien n'exige apparemment pas l'information, mais l'interprétation sans engagement. C'est une question de «temps», m'a récemment confié un rédacteur de télévision; et les rédactions en ont bien peu. Une double passe entre Platini et Boniek ne dure finalement qu'une seconde . . . ce qui parle en faveur du football. Manfred Sack a calculé que le journalisme architectural ne devait rien coûter: 160 marks pour une semaine de travail sur un article.



Pourtant, les exceptions existent. Le «New York Times» ou «Die Zeit» par exemple abordent l'architecture avec compétence et précision. Jane Jacobs a su (aussi) communiquer aux médias les relations complexes entre l'urbanisme, l'architecture et les conditions sociales et économiques qui les entourent; comment le quotidien en est marqué et explicité. En Suisse, une telle situation serait un coup de chance. Pourquoi? Manfred Sack a trouvé une raison: «Il (le journaliste en architecture) peut rendre des gens heureux, mais aussi assez malheureux.» Or l'intérêt pour le malheur en Suisse est (encore) trop faible, n'est-ce pas? E.H.

The Bellowing Stags of Architectural Interpretation

Max Kehl, selling his highly refined eat art or culture in his “Chez Max” to advantage, felt competent to give his opinion on architecture at the occasion of a radio interview, saying things such as: He would deny the pleasure of eating his food to the architect having designed the (enlarged) opera in Zurich. Less repressively, local Sunday papers got onto the scent – though they, too, were discovering culinary aspects concerning the new opera house. Taste buds, so they said, were not stimulated delicately enough, low-level eating culture being laid on the table at the Bellevue – ordinary “meat cheese”, so to say. If the people of Zurich were to take Kehl's and the gossip column writers' appeal seriously, the architect in question would lack all good food, and their town would be changed into one great piece of food – pink concrete as a piece of meat cheese, a red brick doubling as “entrecôte saignante” and white plaster as “salade demi-deuil” – bon appétit!

Since mass media have served as a cultural topic for architects in recent times, they are clamouring out of every nook and cranny: the bellowing stags of architectural interpretation. The picture of architecture is to be a pleasure. And because hard objects are not tasty enough, their judging obviously has got to be. Thus the columns and channels of our media are filled with culinary reviews – only architecture itself simply isn't discussed!

Some years ago, the media considered “architecture” to be on the same level as, say, the destruction of our environment, real estate speculation and scarcity of housing – though this was nothing more than a simple confusing of causes and pictures. Today however, the picture appears to develop a life of its own; it is borrowed from somewhere else and forced upon architecture by way of explanation. Both variants are tiring examples of media endeavours to de-politimize the basic conditions of building something or of transferring architecture, “suitably adapted” of course, into the gossip columns. This could not astonish us overmuch, were it not that architecture must be considered an everyday matter, and one that is – contrary to many other matters – quite visible to boot. Why, we have to ask ourselves, does our free press not write about the visible? (Because, as Oscar Wilde would probably explain it, “the secrets of our world consist of the visible, not the invisible”.)

Press marketing of everyday life apparently does not demand information but indifferent interpretations. This is a phenomenon of our time, a television editor explained to me recently. But editor's offices hardly profit from such views. A double pass occurring between Platini and Boniek does not take up more than a second . . . something that may be counted in favour of soccer games. While architectural journalism, thus Manfred Sack once calculated, may not cost anything much – one week's work on an article equals 160 DM.

In spite of all this, exceptions do exist. The “New York Times” or “Die Zeit” for example are competently reporting on architectural matters, paying attention to details. And people such as Jane Jacobs have managed to mediate the complex relationships between urban building, architecture and the general socio-economical conditions they are subject to, in the mass media, too, including the way our everyday life is influenced by it and becomes understandable through it. Such a situation would have to be considered exceptional here in Switzerland. Why? Manfred Sack defined its cause: “He (the reporter on architecture) may make people happy but also rather sad.” And interest in misfortune and sadness (still) is negligible in Switzerland? True?

E.H.